

***The Donkey and the Boat:
quelques remarques andalouses...***

par Philippe Sénac

Reti Medievali Rivista, 25, 2 (2024)

[<http://www.retimedievali.it>](http://www.retimedievali.it)



**Una discussione su *L'asino e il battello*
di Chris Wickham**

a cura di Fabio Saggioro e Gian Maria Varanini

Firenze University Press

The Donkey and the Boat: quelques remarques andalouses...*

par Philippe Sénac

Les quelques remarques qui suivent mettent en avant la richesse de la nouvelle interprétation de l'économie méditerranéenne proposée par Chris Wickham, en accordant une attention particulière aux espaces soumis à l'Islam au cours des X^e-XII^e siècles. Après avoir souligné l'ampleur et la qualité de cette vaste étude, ainsi que la remarquable érudition de l'auteur, elles s'interrogent sur la pertinence des régions étudiées et suggèrent seulement quelques précisions concernant al-Andalus, tout en regrettant le peu d'importance accordé au Maghreb occidental.

The following remarks highlight the richness of Chris Wickham's new interpretation of the Mediterranean economy, paying particular attention to the spaces subjected to Islam during the 10th-12th centuries. After emphasizing the breadth and quality of this vast study, as well as the author's remarkable erudition, they question the relevance of the regions studied and suggest only a few clarifications concerning al-Andalus, while regretting the lack of importance given to the Western Maghreb.

Moyen Âge, X-XII siècles, *Global history*, Egypte, Ifrîqiya, Sicile, Al-Andalus, Maghreb.

Middle Ages, 10th-12th centuries, *Global history*, Egypt, Ifrîqiya, Sicily, Al-Andalus, Maghreb.

Le récent et volumineux ouvrage de Chris Wickham consacré à l'économie méditerranéenne au cours des X^e-XII^e siècles s'inscrit dans le prolongement d'autres publications bien connues de ce célèbre médiéviste britannique, parmi lesquelles *Framing the Early Middle Ages* (2005), *The Inheritance of Rome* (2009) et *Medieval Europe* (2016). A l'origine de ce nouveau livre figure l'"intense dissatisfaction" ressentie par l'auteur à la lecture des travaux concernant la croissance que connurent l'Europe et les pays riverains de la Méditerranée au cours des années 950-1350. Il considère que les causes de cette "commercial revolution" n'ont pas été suffisamment analysées et ce sont celles-ci qu'il se propose de réinterpréter en délaissant l'image d'une Médi-

* Discussion de C. Wickham, *L'asino e il battello. Ripensare l'economia del Mediterraneo medievale, 950-1180*. Traduzione e cura di Dario Internullo. Roma: Viella, 2024 (ediz. orig. *The Donkey and the Boat. Reinterpreting the Mediterranean Economy, 950-1180*. New York: Oxford University Press, 2023).

terranée dominée par des navires italiens pour s'intéresser au "southern side of the Mediterranean" pendant "a long eleventh century", c'est-à-dire entre 950 et 1180. Il considère pour cela six *case studies*, à savoir l'Égypte, l'Afrique du Nord, la Sicile, Byzance, l'Espagne musulmane et le Portugal, et enfin l'Italie du nord et du centre. La plus grande partie de l'Europe occidentale se trouve ainsi évacuée du débat, même si des comparaisons sont menées à plusieurs reprises avec d'autres espaces plus septentrionaux, qu'il s'agisse des Flandres, où s'affirme le fait urbain tout au long du XI^e siècle, de l'Angleterre ou de la Gaule. Il s'agit là d'un champ d'étude audacieux et extrêmement vaste dans lequel le monde arabo-musulman occupe une place à la fois inédite et importante.

1. *Une nouvelle approche des économies méditerranéennes*

Réagissant contre une longue tradition historiographique qui privilégiait le rôle du commerce extérieur par voie maritime (le *boat*) dans l'essor de l'économie méditerranéenne au cours des X^e-XIV^e siècles, l'intention de Chris Wickham est de privilégier le rôle tenu par le *donkey* (l'âne), c'est-à-dire par les échanges intérieurs dans chacun des espaces abordés. Pour défendre cette thèse, plusieurs questions sont ainsi soulevées: "Who produces? Who sells? Who buys? Where does the motor of exchange start, and what keeps it going?" (éd. or. p. 13 ; trad. it. p. 56). Les échanges maritimes à longue distance n'occupaient selon lui qu'une place secondaire ("Sea trade will never have been more than a very small percentage of the economic activity going on inside each region", éd. or. p. 621 ; trad. it., p. 700) et il affirme que l'on a trop souvent privilégié les exportations de produits de luxe, alors que les échanges concernaient davantage d'autres marchandises telles que du blé, du lin, du bois, des métaux, des céramiques, du coton ou encore du vin et du sucre. Il s'agit-là d'une question que l'auteur avait déjà abordée dans *The Inheritance of Rome*, lorsqu'il considérait que la thèse proposée par Henri Pirenne dans *Mahomet et Charlemagne* était excessivement fondée sur des produits de luxe et que l'historien belge n'avait pas assez pris en compte des produits échangés en plus grande quantité (*bulk goods*) tels que le blé, le vin, l'huile ou le sel. Selon lui, le commerce des "luxuries" était par définition marginal et il n'hésite d'ailleurs pas à qualifier la thèse du savant belge de "view that really belongs to the past" (éd. or. p. 634 ; trad. it., p. 713).

Cette réévaluation des échanges intérieurs est à plusieurs reprises associée à l'idée selon laquelle les masses paysannes qui constituaient l'immense majorité de la population de ce temps ne formaient pas des groupes aussi démunis qu'on les a longtemps décrits et que les redevances et les taxes auxquelles elles étaient soumises étaient généralement stables et souvent plus limitées qu'on ne le prétend, y compris en al-Andalus au XI^e siècle lorsque les princes des taifas procédaient à des "illegal extra taxes" (éd. or., p. 390 ; trad. it., p. 455). Loin d'être des populations misérables, les paysans de la vallée du

Nil, les artisans andalous ou les tisserands de Sicile, disposaient en fait de revenus provenant de la vente des excédents de leurs productions (*surpluses*), ce qui leur permettait de se procurer divers produits et biens sur les marchés régionaux, tels que des vêtements, des outils ou des céramiques. Cette demande, accentuée par la mise en valeur de nouvelles terres et par la croissance démographique, suscita un essor des transactions et le développement de voies commerciales reliant les cités littorales, les villes moyennes et les “small villages” de l’intérieur, comme dans le cas de l’Égypte. De la sorte, tout autant que les souverains et les élites, les paysans furent aussi les acteurs de la croissance et cette opinion est reprise dans la conclusion de l’ouvrage lorsque Chris Wickham rappelle que “So, to summarize, what characterized all our regions... is that they were marked both by peasant and elite buying power. This is the crucial point” (éd. or., p. 658 ; trad. it., p. 737).

Pour mener à bien cette étude et défendre sa vision de l’économie méditerranéenne, l’auteur a consulté un nombre considérable de sources dont l’ampleur et la variété suscitent l’admiration. Outre les documents hébraïques de la *Geniza* du Caire, étudiés entre autres par Shelomo Dov Goitein et Jessica Goldberg, sont en effet utilisés des textes en arabe, en latin et en grec, ainsi que de nombreuses données archéologiques. Parmi celles-ci sont privilégiées les productions céramiques, qu’il s’agisse d’objets provenant de Sabra al-Mansûriya, de Raqqâda, de Cordoue ou de Palerme, et dont plusieurs font l’objet de belles reproductions en couleur. Par suite de la fréquence de ce type de mobilier découvert en fouilles, il s’agit-là d’un marqueur tout à fait justifié et on ne s’étonnera pas que nombre de références à cet égard figurent dans l’immense *bibliography* de près d’une centaine de pages (éd. or., pp. 689-774 ; trad. it., pp. 771-861) que l’auteur propose à la fin de l’ouvrage, tout comme dans l’impressionnant appareil critique qui figure dans les multiples notes en bas de page. L’habileté avec laquelle Chris Wickham procède au croisement de ces sources est en tout point remarquable, d’autant que nombre d’entre elles s’avèrent d’un abord difficile, à commencer par les nombreux textes arabes mentionnés, qu’il s’agisse de chroniques, d’ouvrages géographiques, de traités agricoles, de recueils de fatwas ou encore de simples lettres, comme celle qu’adressa en 1137 le calife fatimide al-Hâfiz au roi Roger II de Sicile. On retiendra également l’aisance avec laquelle l’auteur dresse de nombreuses comparaisons avec d’autres périodes de l’histoire, sous la forme de “flashbacks to 800”, d’allusions à l’Empire romain ou encore à des situations plus contemporaines, comme le développement du capitalisme dans l’Angleterre du XIX^e siècle à la fin du livre.

Outre l’immense érudition de Chris Wickham, on soulignera son étonnante capacité à embrasser de vastes espaces comme le firent Henri Pirenne, Roberto S. Lopez ou Fernand Braudel, historiens qu’il mentionne dès l’introduction du livre. Les 26 cartes qu’il propose s’avèrent d’une grande utilité, en particulier celles qui se rapportent aux “Mediterranean trade routes”, tant elles reflètent bien l’évolution des réseaux d’échanges entre 950 et 1150. Il dresse habilement à l’orée de chaque chapitre un tableau des événements

qui marquèrent l'histoire de ces régions en relativisant l'impact des conflits sur les activités économiques et le négoce, l'expansion armée occidentale des XI^e-XII^e siècles n'occupant ici qu'une place très secondaire. Ce qui retient également l'attention du lecteur est le talent avec lequel l'auteur parvient à changer d'échelles en évoquant successivement des souverains, des élites, des grands négociants juifs plus souvent intéressés par le négoce méditerranéen que par le négoce local, comme Nahray b. Nissîm, mais aussi des marchands musulmans d'un rang moindre, à l'image de Nissîm b. Khalafûn spécialisé à Tinnîs dans le "small-scale dealing". De plus humbles personnages sont aussi évoqués comme ces hommes dont les stèles funéraires du cimetière 'fatimide' d'Assouan ont conservé les noms et les métiers qu'ils exerçaient. En d'autres termes, loin de se limiter à l'économie et au commerce méditerranéen, le livre de Chris Wickham est aussi une histoire 'sociale' et le mot *men* aurait justement trouvé sa place dans le titre à côté du *donkey* et du *boat*.

La richesse de cette étude ne fait donc aucun doute et il est clair que le panorama proposé ne manquera pas de susciter de nombreuses réactions chez les historiens de la Méditerranée médiévale, d'autant que la place tenue par des cités comme Venise, Pise et Gênes est largement réévaluée, et que le commerce de la soie n'occupe ici qu'une place somme toute limitée au profit du lin. En proposant une sorte de 'stratigraphie' de la croissance méditerranéenne, Chris Wickham montre que chacun des six espaces considérés connut un vif développement économique tout au long de cette période, mais selon des rythmes et des chronologies distinctes. L'essor concerna d'abord l'Égypte, considérée comme la plus active puissance méditerranéenne de ce temps, puis l'Ifriqîya et la Sicile vers 950, al-Andalus un demi-siècle plus tard et, au cours du XI^e siècle, l'Italie du sud et Byzance. Selon lui, l'expansion commerciale de la Catalogne ne débuta qu'après 1250, ce qui mériterait peut-être d'être nuancé tant Barcelone et ses environs se remirent rapidement des raids amirides pour s'ouvrir aux échanges, il est vrai davantage dans le bassin occidental de la Méditerranée. Sans prétendre rendre compte en quelques pages de l'impressionnante quantité de données et de thèmes abordés dans cet ouvrage, et délaissant l'Empire byzantin et l'Italie médiévale qui me sont moins familiers, ce sont les chapitres concernant l'Égypte, l'Afrique du nord, la Sicile et al-Andalus qui retiendront ici l'attention et c'est à eux que les quelques remarques qui suivent sont consacrées...

2. De l'Égypte fatimide aux taïfas andalouses

Parmi tous les chapitres de ce livre, celui qui est consacré à l'Égypte fatimide présente un intérêt tout particulier dans la mesure où la documentation s'y révèle particulièrement riche et abondante. L'auteur y souligne que les sources en arabe ou en hébreu y évoquent peu les élites et les grands propriétaires terriens alors qu'elles éclairent davantage une sorte de classe moyenne et des paysans aisés qui disposaient d'un réel pouvoir d'achat ("buying power"),

malgré les prélèvements opérés par l'Etat et les bénéficiaires du système de *l'iqtâ*, que ce soit sous la forme du *kharâdj* ou de la *djizya*. Il insiste ensuite sur l'importance des activités économiques des cités, qu'il s'agisse du grand centre que fut Fustât, d'une ville moyenne comme Ashmûnayn, ou même de gros villages bien documentés comme Tutûn. La diffusion tout le long de la vallée du Nil de céramiques produites à Fustât ou à Assouan, révèle l'existence d'échanges intérieurs et d'une demande paysanne croissante qui venait s'ajouter à celle des autorités soucieuses de se procurer, non seulement des produits de luxe, mais aussi des "ordinary goods". Après avoir souligné l'importance des productions de tissus de soie et de lin, Chris Wickham étudie les diverses formes de négoce et insiste sur la place du "triangular trade" qui mettait en relation Alexandrie, Mahdiya et Palerme, mais il considère que le commerce méditerranéen n'était pas essentiel pour l'Egypte, excepté pour le fer et le bois. Il peut ainsi en conclure que les échanges méditerranéens n'étaient en fait qu'un "add-on to the internal exchange which continued to be the most important element of the Egyptian economy" (éd. or., p. 150 ; trad. it., p. 201).

On retiendra également l'intérêt des pages consacrées à l'Afrique du Nord dans lesquelles les conséquences de la "catastrophe hilarienne" sont nuancées puisque, dans le sillage de Jacques Berque, il considère que le principal effet de cet épisode fut l'arabisation progressive des tribus berbères de la région. Il reconnaît que les communautés de marchands furent affectées par la chute de Kairouan mais que ces événements n'affectèrent pas aussi profondément les activités agricoles comme certains historiens l'avaient avancé, à commencer par Ibn Khaldûn qui évoquait "a cloud of locusts" s'abattant sur ces terres. Mieux, si Kairouan ne fut plus le grand centre politique qu'il avait été jusqu'en 1050, la ville n'en demeura pas moins par la suite très active. A la différence de l'Egypte, il ajoute que l'évolution des productions et des échanges intérieurs dans l'ancienne Ifrîqiya aghlabide demeure difficile à apprécier dans la mesure où l'archéologie du monde rural y est moins développée. Quelques fatwas conduisent à supposer que métayers et paysans devaient livrer une part importante de leurs récoltes, ce qui interdit d'apprécier s'ils disposaient d'excédents qui pouvaient ensuite être vendus sur les marchés ruraux. Enfin, après avoir relativisé l'ampleur des famines que mentionnent les chroniqueurs arabes, il considère comme "impossible" l'idée selon laquelle l'Afrique du Nord dépendait de la Sicile pour son approvisionnement en blé, sans nier que de nombreux échanges existaient entre ces deux régions ainsi qu'avec l'Egypte, en particulier depuis Sousse où l'on produisait des vêtements de lin qui étaient ensuite exportés.

En Sicile, l'importance des productions de l'intérieur de l'île qui parvenaient jusqu'aux cités côtières "a large part carried by donkey" (éd. or., p. 202 : trad. it., p. 256) est aussi soigneusement mise en valeur. Les recherches archéologiques en milieu rural, plus nombreuses qu'en Afrique du Nord, comme à Segesta ou Calathamet, révèlent que les amphores et les céramiques glaçurées fabriquées à Palerme étaient largement diffusées dans toute la Sicile intérieure pendant la seconde moitié du X^e siècle, avant que ne se développent

d'autres centres de production comme Syracuse ou Mazara. Reprenant un argument déjà largement employé dans les pages précédentes, Chris Wickham insiste ensuite sur l'idée que les taxes et la fiscalité n'étaient pas aussi lourdes qu'on le suppose et que c'est finalement la demande paysanne des villages de l'intérieur de la Sicile qui joua un rôle important dans l'essor économique de l'île. Cet essor des activités perdura après la conquête normande comme l'indique parmi d'autres un document de l'année 1095 signalant la présence à Catane d'une cinquantaine d'artisans et marchands qui étaient spécialisés dans des activités très variées. Les échanges entretenus avec d'autres espaces méditerranéens perdurèrent aussi, comme en témoigne la mention de navires siciliens qui gagnaient Alexandrie et Gênes sous le règne de Roger II.

Le chapitre 5, intitulé *Islamic Spain and Portugal*, présente un intérêt tout particulier quand on connaît les contacts fréquents qu'entretient Chris Wickham avec nombre de chercheurs travaillant sur al-Andalus. L'auteur y rappelle d'abord les événements troublés qui agitèrent cet espace lors des deux *fitna/s*, ainsi que les offensives chrétiennes – le terme *reconquête* est soigneusement évacué – marquées par la prise de Tolède en 1085 et de Lisbonne en 1147. Il évoque également le temps des taifas, puis celui des dynasties almoravide et almohade avant d'insister sur les contraintes que le relief imposait aux communications, ce qui conduisait à privilégier là aussi le *donkey* sur le *boat*. Après avoir dressé un rapide tableau des principales sources arabes utilisées, et sans doute largement influencé par les travaux d'Eduardo Manzano, Chris Wickham accorde de longs développements aux débats historiographiques concernant le rôle des Arabes et de l'islam dans l'histoire de l'Espagne. Le livre d'Ignacio Olagüe y est une nouvelle fois mis en cause, mais les publications plus récentes et tout aussi 'négationnistes' d'Emilio González Ferrín ne sont étrangement pas mentionnées. S'appuyant sur des auteurs tels que Manuel Acién, Miquel Barceló et Pierre Guichard, il aborde ensuite la question des communautés rurales andalouses en soulignant leur rôle dans le développement des structures d'irrigation, en tout premier lieu dans les *huer-tas* valenciennes. Il valorise la part tenue par les terroirs exploités par les habitats villageois (*qarya/s*) en minimisant celle des grands domaines (*day'a/s*) et considère que nombre de terres étaient aux mains de "small and medium owners". La part respective qu'occupaient ces établissements reste difficile à définir, d'autant qu'il n'est guère fait allusion aux biens qualifiés de *habûs* ou des terres relevant des mosquées, et on peut admettre qu'elle fut sans doute variable en fonction des régions et de la nature des activités agricoles pratiquées. Soulignons toutefois que l'usage de documents latins postérieurs aux conquêtes chrétiennes aurait permis à l'auteur de mettre en valeur la fréquence des grands domaines et des exploitations privées appelées *almunias*. Les faibles prélèvements fiscaux pesant sur le monde rural sont à nouveau mentionnés ("taxation was not so very high in al-Andalus", éd. or., p. 430 ; trad. it., p. 497), ce qui permettait aux paysans, pour le moins pour les plus riches d'entre eux, de disposer de ressources pour acheter des produits locaux ou régionaux : "So peasants were, very widely accross al-Andalus, selling

their surplus in order to be able to buy” (éd. or., p. 431 ; trad. it., p. 497). Les pages consacrées à l'économie urbaine mettent ensuite en avant l'importance des grandes cités que furent Cordoue, ville à laquelle l'auteur attribue seulement 100 à 150 000 habitants, Séville, mais aussi Jaén, Grenade, Murcie ou Valence et Dénia d'où étaient exportées des céramiques que l'on retrouve sur la façade des églises de Pise, les fameux *bacini*. La diffusion en milieu rural de céramiques provenant d'ateliers urbains, telle que les *verde manganese* ou la *cuerta seca*, montre là encore que les paysans avaient les moyens d'acquérir de tels objets. Pour souligner la richesse des productions andalouses, Chris Wickham choisit une nouvelle fois l'exemple des céramiques découvertes lors de fouilles réalisées tant en Espagne qu'au Portugal, en détaillant longuement les lieux de production et la variété des sites où ces objets furent découverts, témoignage non seulement d'une large diffusion, mais aussi d'une demande croissante de la part des populations rurales. L'importance de la production de vêtements de coton et de laine est également bien mise en évidence, tout comme celle d'objets métalliques à l'image de ceux trouvés sur le site de Liétor. Le chapitre s'achève sur les faibles liens qui unissaient al-Andalus et la Méditerranée, même si plusieurs documents de la Geniza évoquent des exportations de soie andalouse en direction de l'Égypte. Selon Chris Wickham, la plus grande partie des échanges étaient intérieurs et, au XI^e siècle, les marchands andalous étaient encore peu intéressés par le commerce méditerranéen. Il ajoute que ces échanges maritimes n'étaient d'ailleurs guère nécessaires dans la mesure où “Al-Andalus did, indeed, produce everything it needed”, et que “Al-Andalus was a world to itself ” (éd. or., p. 464 ; trad. it., p. 532). Cette “islamic Spain” apparaît finalement comme un espace spécifique et il n'hésite pas à en faire la région qui connut la plus grande croissance économique au cours des X^e-XII^e siècles. La fragmentation du califat de Cordoue après la *fitna* ne constitua même pas un obstacle à son développement dans la mesure où toutes les capitales des taifas devinrent à leur tour des centres économiques, un peu comme les cités italiennes que mentionne le chapitre 6.

Sous le titre *A Brief history of the Mediterranean Economy in the Tenth to the Twelfth Centuries* le chapitre 7 de ce livre constitue une sorte de conclusion dans laquelle Chris Wickham dresse la synthèse des données rassemblées tout au long des six espaces précédemment étudiés. Il rappelle d'abord que les produits de luxe n'occupaient qu'une place très réduite dans les échanges et que le commerce maritime n'était en fait qu'une activité marginale dans l'économie de chacune de ces régions. L'essentiel des activités se développait sur le plan local et régional et ce n'est que lorsque ces régions atteignirent un niveau de production suffisant que des échanges débutèrent entre elles. Une attention particulière est à nouveau accordée à l'Égypte, dont les marchands exportaient du sucre et de l'alun mais aussi des épices provenant de l'Océan Indien, ainsi qu'à la Sicile et l'Ifrîqiya, cette dernière connaissant un certain déclin au cours du XII^e siècle. Il revient ensuite sur l'idée que les changements politiques et militaires n'eurent pas tant d'incidence qu'on le prétend souvent, même s'il admet que la *fitna* qui mit fin au

califat de Cordoue affecta l'économie andalouse, tout comme les troubles qui touchèrent Byzance dans le dernier tiers du XI^e siècle. Selon lui, les effets du sac de villes telles que Palerme en 1064 et Mahdiya en 1087 furent vite récupérés. Il constate néanmoins que la conquête normande de la Sicile conduisit à la réorientation des échanges de l'île en direction du nord et que ce n'est après le sac de Constantinople en 1204 que Vénitiens et Génois s'implantèrent vraiment sur les rivages la mer Egée. Le chapitre s'achève sur l'essor des routes commerciales en Méditerranée et sur la fréquentation accrue des voies reliant le Nord au Sud au cours du XII^e siècle. Il met en cause la place longtemps accordée à Amalfi dans le négoce méditerranéen et ce constat s'applique également à d'autres cités portuaires italiennes dont les activités étaient encore séparées au XII^e siècle des productions de l'arrière-pays, ce qui n'était pas le cas d'autres villes telles qu'Alexandrie, Mahdiya, Palerme ou Almería. L'auteur insiste enfin sur l'idée que les marchands qui transportaient produits et marchandises depuis l'intérieur des pays jusqu'aux cités portuaires n'étaient pas les mêmes que ceux qui les exportaient ensuite par voie de mer, le titre du livre étant ainsi pleinement justifié. Les dernières pages de ce chapitre mettent en avant l'émergence de villes moyennes comme Tinnîs, Cefalù, Mértola, Siyâsa ou Prato et elles s'achèvent sur l'idée que les racines de la croissance économique méditerranéenne sont avant tout liées au développement intérieur de chacune des régions étudiées, bien plus que sur l'activité des marchands qui pratiquaient le grand négoce.

Très différent du reste de l'ouvrage et d'un aspect plus théorique, le chapitre 8 (*The Internal Logic of Feudal Economies*) reprend en partie des observations faites dans un article publié dans la revue *Past and Present* en 2021 sous le titre *How did the Feudal Economy work? The Economic Logic of Medieval Societies*. L'auteur y propose une mise au point sur le passage du féodalisme (en tant que système de production) au capitalisme en considérant que le tableau des espaces méditerranéens évoqués précédemment est selon lui un modèle applicable à toutes les sociétés préindustrielles, à la manière d'un '*world system*' dans lequel s'opposent les intérêts des puissants cherchant à augmenter leurs revenus et ceux des paysans désireux de conserver leurs excédents. En soulignant une fois encore le rôle du plus grand nombre, il affirme que la logique du système féodal se résume en fait à un constat : "the peasant majority was necessary to the basic production process, and lords and states were not" (éd. or., p. 679 ; trad. it., p. 761).

3. Vers l'Ouest, quelques réserves

A la lecture d'une telle somme d'informations, de références et d'analyses, il est bien difficile de formuler ici la moindre critique et il faudrait donner la parole aux spécialistes de chacun des espaces concernés par cette étude pour souligner la richesse de cette vaste synthèse ou émettre des réserves. L'étendue et la variété des questions abordées contrarient en effet toute apprécia-

tion d'ensemble et, avant de s'intéresser plus précisément au monde andalou, on se limitera d'abord à quelques observations d'ordre général...

Il est indiscutable que le fil de cette monumentale étude comparée est parfois difficile à suivre dans la mesure où l'auteur n'hésite pas à interrompre son propos en multipliant des retours en arrière, de multiples parenthèses et de fréquentes allusions à d'autres régions et d'autres périodes. Certaines comparaisons paraissent parfois superflues, comme lorsque le tome VII du *Muqtabas* d'Ibn Hayyân est comparé à une chronique de la cour impériale chinoise (éd. or., p. 374 ; trad. it., p. 438). Si le rôle du climat a volontairement été laissé de côté, il est peut-être regrettable que les aspects démographiques n'aient pas été davantage pris en compte avant la peste noire, tant ils furent un facteur décisif dans cette période de croissance. On ne saurait toutefois le reprocher toutefois à l'auteur dans la mesure où les données chiffrées concernant le monde rural s'avèrent réduites, à plus forte raison dans les pays arabo-musulmans. Il en est de même pour le commerce des esclaves, cette "marchandise humaine" n'étant que rarement mentionnée dans les activités de négoce. Si dinars et dirhams sont souvent évoqués dans ce livre, l'aire de dispersion des monnaies provenant d'ateliers de frappe urbains aurait peut-être aussi mérité une place plus importante: de fait, si les productions céramiques permettent d'apprécier l'étendue des échanges entre villes et campagnes, les monnaies méritaient aussi d'être considérées comme des reflets de ces relations et l'auteur le reconnaît d'ailleurs lui-même lorsqu'il écrit "for the mints named on coins are markers of origins which are even more secure than the petrology of ceramics" (éd. or., p. 441 ; trad. it., p. 508). On pourrait encore évoquer le faible intérêt accordé au commerce fluvial (est-il juste d'évoquer pour al-Andalus une "relative paucity of navigable rivers" ? éd. or., p. 448 ; trad. it., p. 516), à la durée des voyages et à leur coût, à la variation des prix des denrées, mais il est vrai que de plus amples développements sur ces questions auraient éloigné l'auteur de son propos initial. Toutefois, minimisant parfois les violences seigneuriales, l'idée selon laquelle les prélèvements fiscaux opérés par les souverains ou les élites s'avéraient limités dans de nombreuses régions mériterait d'être nuancée, tout comme l'idée selon laquelle, ces prédations étaient "relatively accepted by peasants" (éd. or., p. 674 ; trad. it., p. 755). Pour n'en prendre qu'un exemple, les lourdes charges que les deux émirs Mubârak et Muzaffar multiplièrent au début du XI^e siècle dans la région valencienne conduisirent ainsi à l'appauvrissement des paysans et à la désertion de villages bientôt transformés en propriétés foncières privées. Faut-il le rappeler, les paysans ne parlent jamais d'eux-mêmes et dans le monde arabo-musulman, toute la littérature évoquant les campagnes émane de citoyens qui ignorent souvent les réalités du monde rural.

Ces premières remarques ne remettent nullement en cause la richesse et la densité d'un ouvrage dont le mérite est d'avoir su embrasser d'immenses espaces, pour les mettre finalement en 'connexion' à la fin du XII^e siècle. C'est toutefois peut-être là que réside le seul écueil d'une telle *global history*, à savoir qu'en intégrant de si vastes territoires, cette monumentale synthèse risque de

prêter le flanc à des objections émanant d'historiens ou d'archéologues spécialisés dans l'étude de chacune des régions abordées et il est probable qu'ils chercheront à repérer des absences ou des oublis bibliographiques, même si l'ampleur de cette *bibliography* reste considérable. Plus généralement, le choix des six *case studies* sera sans doute contesté tant on comprend mal dans cette réflexion le peu de place accordé dans ce monde méditerranéen à la Catalogne, au Languedoc, à la Provence, et même à la Sardaigne d'autant qu'il est peu convenable d'écrire que "the data for them across the period of this book are also for the most part poorer" (éd. or., p. 8 ; trad. it., p. 51). En ce qui concerne les espaces relevant de pouvoirs musulmans, le plus surprenant demeure l'absence – presque complète – du *Maghrib al-Aqsâ*. Si les dynasties régnantes (Idrissides, Almoravides ou Almohades) y sont évoquées à plusieurs reprises, le Maghreb occidental aurait justement mérité davantage de place dans ce panorama méditerranéen, d'autant que les données fournies par les textes et l'archéologie auraient confirmé les propos de l'auteur et en tout premier lieu l'importance des activités du monde rural. Les liens entretenus par le *Maghrib al-Aqsâ* avec al-Andalus et les produits échangés tout au long des X^e-XII^e siècles pouvaient donner lieu à de plus amples développements, de même que les relations entretenues avec l'Afrique noire, le *Bilâd al-Sudân* des sources arabes médiévales, d'où provenaient nombre de produits et en tout premier lieu de l'or et des esclaves. De fait, et à plus forte raison à partir du XI^e siècle, les produits transportés depuis Awdagoust et Gao vers la Méditerranée musulmane se multiplient et, à l'époque où les Almohades dominaient l'Afrique du nord, les ports de Tunis, de Bougie, d'Oran et de Ceuta constituaient les débouchés des routes du commerce transsaharien et c'est précisément là que s'installèrent nombre de négociants européens.

Dans le détail, les pages concernant al-Andalus justifient également quelques précisions. Si la description que dresse Chris Wickham de cet espace s'avère à la fois juste et séduisante, il convient toutefois de souligner que l'essentiel de ce chapitre repose sur des exemples méridionaux et qu'un espace aussi actif que la grande taifa hudide de Saragosse est laissé de côté, alors que la volonté de ses émirs fut d'étendre leur domaine vers la Méditerranée en annexant successivement les taifas de Tortose (1061) et de Denia (1076) puis de soumettre celle de Valence. L'ensemble de la vallée de l'Ebre était une région dont les sources arabes soulignent la richesse des productions, à commencer par al-Râzî et al-'Udhri lorsqu'ils célèbrent Saragosse et les tissus connus dans le monde entier que l'on y fabriquait. Les données fournies par les fouilles archéologiques en milieu rural qui se sont développées dans ces régions depuis plusieurs décennies, comme sur le site de *Las Sillas* en Aragon, auraient pu fournir de précieux compléments au propos de l'auteur, tant les céramiques glaçurées provenant des cités voisines y sont abondantes au cours du XI^e siècle. On soulignera également que l'identification du *Fraxinetum* provençal au site de La Garde-Freinet doit être rejetée dans la mesure où il s'agit en fait d'un site castral des XII^e-XIII^e siècles. De même, si des recherches récentes ont interprété le mobilier des épaves 'sarrasines' du X^e siècle découvertes le

long du littoral provençal comme les traces d'un négoce, l'hypothèse demeure selon laquelle une partie de ce mobilier était destinée à la petite communauté musulmane qui s'y était établie dès la fin du IX^e siècle et dont on sait qu'elle relevait de Cordoue. Rappelons là encore qu'en 940, selon Ibn Hayyân, l'établissement était placé sous l'autorité du *qâ'id* Nasr b. Ahmad avec lequel le calife 'Abd al-Rahmân III échangeait une correspondance qui concernait également les gouverneurs des Baléares et des ports côtiers d'al-Andalus. Comptoir commercial, peut-être, instrument d'une politique omeyyade en Méditerranée occidentale, sûrement. Loin d'être un point de détail, cette précision conduit à rappeler une réalité qui échappe parfois à l'ouvrage : pendant le haut Moyen Âge, comme au cours des X^e-XII^e siècles, le nombre de négociants musulmans résidant en terre chrétienne demeure insignifiant.

Enfin, s'il est vrai qu'au X^e siècle al-Andalus constituait un peu comme Byzance "a world to itself" et que son commerce extérieur était encore réduit, il n'en était pas pour autant complètement refermé sur lui-même et l'auteur aurait heureusement pu mentionner les échanges qui se produisirent au milieu du X^e siècle. Ainsi, d'après Ibn Hayyân, en 940, à la suite d'accords intervenus avec plusieurs princes chrétiens, dont Hugues de Provence, ceux-ci demandèrent pour la première fois un sauf conduit pour leurs commerçants afin que ces derniers puissent se rendre en al-Andalus, ce qui leur fut accordé par le calife 'Abd al-Rahmân III. Deux ans plus tard, en 942, et à deux reprises des marchands amalfitains (*malfatânîn*) venus par la mer arrivèrent à Cordoue chargés de lingots d'argent, de tissus et d'autres marchandises qui furent achetées par le souverain et par les négociants cordouans. On objectera qu'il ne s'agit-là que d'un cas isolé et que les chroniques arabes couvrant la seconde moitié du X^e siècle ne mentionnent par la suite aucun indice de nouveaux échanges. On pourrait encore verser au débat les relations diplomatiques échangées avec d'autres puissances, chrétiennes ou non, les pèlerinages à La Mecque et les nombreux voyages (*rihla/s*) réalisés par des centaines de lettrés vers l'Afrique du nord et l'Orient tout au long de cette période, mais il est vrai que ces séjours n'avaient effectivement guère à voir avec l'économie. En revanche, on peut à nouveau regretter que les échanges andalous avec le *Maghreb al-Aqsâ* n'aient pas été intégré au champ de recherche dans la mesure où ces deux espaces étaient déjà 'connectés' bien avant l'époque des dynasties berbères. Aux IX^e et X^e siècles déjà, les ports de Ténès et d'Oran étaient régulièrement visités par des bateaux andalous qui venaient y charger du blé et d'autres céréales et ce fut aussi le cas de Bougie par la suite. Tortose, où fut construit en 944-945 un atelier de constructions navales, est décrite au XII^e siècle par Ibn Ghâlib comme un lieu fréquenté par des commerçants venus de tous les pays. Tout comme Valence et Dénia, Alméria entretenait aussi d'intenses relations commerciales avec les ports de l'Afrique du nord, et on pourrait encore évoquer Malaga, qui se spécialisa dans le commerce des céréales sous l'effet des progrès de l'avancée chrétienne, ou encore Séville qui selon al-Râzî, exportait de l'huile et du coton en direction de l'Ifrîqiya. L'isolement de l'*islamic Spain* que mentionne l'auteur ne semble donc pas cor-

respondre à la réalité, d'autant qu'il manque au dossier les relations entretenues par les Andalous avec l'Espagne chrétienne. Il est possible que celles-ci aient longtemps été réduites, mais sûrement pas inexistantes: ainsi, à Pampelune et Jaca, un tarif de douane du XI^e siècle évoque des tissus et d'autres produits provenant d'al-Andalus. On conviendra qu'il s'agit-là d'un champ de recherche qui dépasse largement les intentions de l'auteur, en revanche selon laquelle "al-Andalus had poor land communications" du fait de sa géographie n'est guère recevable, ne serait-ce qu'au regard de l'aisance et de la fréquence avec lesquelles les armées omeyyades, amirides, puis berbères menèrent des offensives dans tout le nord d'al-Andalus. La précision avec laquelle des auteurs arabes comme al-Râzî, al-Bakrî ou al-Idrîsî détaillent les étapes, les itinéraires et les distances entre cités et bourgades en constituerait volontiers une autre preuve.

Fruit d'une prodigieuse masse de connaissances et de recherches, et bien que d'une approche parfois difficile, *The Donkey and the Boat* constitue indiscutablement une référence dorénavant incontournable pour tous les historiens qui s'intéressent au monde méditerranéen. Sans doute le propos de l'auteur se s'égare-t-il parfois dans des développements trop détaillés, comme dans la longue présentation du mobilier céramique utilisé, mais, au risque de bouleverser nombre d'opinions, force est de reconnaître que l'interprétation des origines de la croissance économique méditerranéenne que Chris Wickham propose s'avère convaincante. Elle met justement en évidence le rôle du plus grand nombre dans un essor qui s'étendra bientôt à l'ensemble du monde méditerranéen pour le plus grand profit des puissances européennes qui investiront dans le négoce maritime d'importants capitaux. Les mérites de ce livre sont donc évidents et parcourant les différents espaces choisis par l'auteur, on en retiendra finalement trois. Il est d'abord probable que cet ouvrage incitera nombre de médiévistes imprégnés par l'essor de l'Occident chrétien une fois passé l'an mil, à ne plus considérer le *Dâr al-Islâm* de ce temps comme un monde en déclin sur la base d'un affaiblissement de l'autorité califale ou d'une fragmentation des territoires. Par ailleurs, loin des conflits armés qui marquèrent ces deux siècles, en Espagne, en Sicile comme en Orient, on retiendra aussi que l'approche de Chris Wickham n'accorde qu'une importance minimale dans les activités de production et les échanges aux clivages religieux distinguant chrétiens, juifs et musulmans. Surtout, en minimisant les effets des crises politiques, des invasions et des combats, il nous rappelle que le temps des politiques n'est pas nécessairement le même que celui des marchands.

Philippe Sénac
Sorbonne Université
philippesenac@sfr.fr
Orcid 0000-0002-3989-3067